

A Monsieur J. B. Courte f. S

Souvenir fraternel de l'auteur

B. Porry

LE
SCEPTICISME ECCLÉSIASTIQUE

LE
SCEPTICISME
ECCLÉSIASTIQUE

DISCOURS

Prononcé à l'ouverture du 11^e Synode de l'Union des Eglises
évangéliques de France,
réuni à Bergerac le 3 septembre 1868.

par

B. POZZY

PASTEUR A BORDEAUX.



PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS, ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 43 et 45.

LE SCEPTICISME ECCLÉSIASTIQUE.

Qu'est-ce que la vérité ?

JEAN, XVIII, 36.

MESSIEURS ET CHERS FRÈRES,

Nous sommes réunis pour inaugurer religieusement le onzième synode de l'Union des Eglises évangéliques de France. Cette solennité m'en rappelle une autre à laquelle je ne puis songer sans une vive émotion. Il y a de cela dix-sept ans et plus, l'Eglise évangélique de Bergerac, dont j'étais alors le pasteur, était en fête. Il s'agissait pour elle de consacrer au Seigneur cette maison de prières, qu'à force de sacrifices elle avait réussi à élever, malgré le petit nombre et la pauvreté de ses membres. De nombreux amis accourus de près et de loin, se pressaient, comme vous, entre les murs de cette étroite enceinte. Nous étions jeunes alors; sortis naguère des rangs de l'Eglise officielle où notre conscience ne nous avait pas permis de rester à cause de son refus de confesser Jésus-Christ, nous étions tout remplis du feu et de l'enthousiasme des premiers jours: nos chants joyeux montaient au ciel, et, le cœur gonflé des plus magnifiques espérances, nous portions avec confiance nos regards sur l'avenir.

Cette confiance, Messieurs et chers frères, du plus au moins, ne l'avez-vous pas tous partagée ?

A Dieu ne plaise que je méconnaisse la fidélité du Seigneur à notre égard. Malgré nos faiblesses, nos difficultés, nos misères, nous sommes encore debout. Non-seulement notre Union s'est maintenue, mais encore elle a grandi. Nous étions treize Églises au synode constituant, nous sommes aujourd'hui quarante-deux. A une époque de défaillance et d'ébranlement universel, au milieu du désarroi des âmes, nous sommes restés fidèles à nos convictions. Grâce à nous et à nos Eglises, la chaîne glorieuse des traditions protestantes n'est point rompue. Non, vous n'êtes pas morts tout entiers, nobles et héroïques témoins de Jésus-Christ, qui, réunis en synode de la Basse-Guyenne, il y a deux siècles, dans cette même ville de Bergerac où nous sommes, protestiez de votre inviolable attachement aux grandes doctrines de l'Évangile et vous déclariez prêts à les contresigner de votre sang, si Dieu vous y appelait. Votre foi vit encore ; elle vit dans nos Eglises comme elle vivait dans les vôtres, et sur vos cendres refroidies, nous, vos descendants, nous sommes heureux et fiers de la proclamer après vous. (1)

A un autre point de vue, l'avenir est pour nous plein de promesses. La séparation de l'Église et de l'État, ce grand principe que nous avons l'honneur de représenter, dans notre insignifiance numérique, est aujourd'hui une

(1) « Nous pasteurs des églises réformées de la Basse-Guyenne, assemblés en synode dans la ville de Bragerac, déclarons que pour bien reconnoître les graces que Dieu nous a faictes..... nous avons un inviolable dessein de luy estre fidelles et de viure et mourir dans une inesbranlable profession de la vérité que nous enseignons, toute puisée de la pure Parolle de Dieu, dont nous scauons qu'a esté extraite la Confession de foy des églises de ce royaume, à laquelle nous soubscrivons de tout nostre cœur, avec la résolution de la soubsigner de notre sang, si nous y sommes appellés, etc.

« Fait à Bragerac, en Synode, le 8 juin 1657. »

cause gagnée. J'en pourrais dire autant de la vraie notion de l'Eglise. Qu'est-ce qui soutient aujourd'hui, comme il y a vingt ans, la théorie de l'Eglise-école ? Pour nos adversaires ecclésiastiques comme pour nous, l'Eglise n'est rien si elle n'est pas la libre association des croyants. Certes, Messieurs, ce sont là de précieux encouragements, et nous serions ingrats envers Dieu de le méconnaître.

Et pourtant, serai-je démenti par vous si j'ajoute que notre Union n'a pas répondu aux espérances qu'elle avait fait concevoir, et qu'après bientôt vingt ans, elle n'est pas ce que nous aurions voulu qu'elle fût, ce que nous avions pensé qu'elle serait.

Pour moi, je ne crains pas de le dire : j'avais rêvé pour elle un avenir plus beau, des sympathies plus nombreuses, des conquêtes plus rapides, des succès plus solides et plus réels. Je ne suis pas découragé, parce que j'ai foi aux principes ; mais je ne suis pas satisfait, et je ne suis pas le seul.

D'où vient, Messieurs, cet état relativement stationnaire de nos Eglises ? Il serait intéressant et utile d'en rechercher les causes, aussi nombreuses que variées. J'y avais pensé d'abord, mais, à peine engagé dans le sujet, je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'il me conduirait beaucoup trop loin. Forcé de me restreindre, il m'a fallu choisir. Or, parmi ces causes, il en est une que signalait déjà au synode de Clairac le frère qui occupait alors devant les représentants de nos Eglises la place que j'occupe moi-même en ce moment devant vous, et à laquelle je voudrais vous rendre attentifs ; je veux parler du scepticisme ecclésiastique.

On ne croit pas qu'il y ait une vérité sur l'Eglise ; ou, si l'on y croit, on ne croit pas que cette vérité nous oblige. Double erreur, que je vous dénonce comme une des causes les plus actives du peu de progrès de notre Union.

C'est à la combattre que je désire consacrer ce discours.

Commençons par la caractériser en peu de mots. L'erreur dont il s'agit est encore plus pratique que spéculative. Elle consiste à se tenir en dehors de toute conviction en matière d'Eglise, à laisser faire, à prendre son parti de tous les désordres, à s'accommoder du *statu quo*, quel qu'il soit. Je ne m'étonne pas que des personnes étrangères à la foi chrétienne agissent ainsi. Il est tout simple que négligeant ce qui est essentiel, elles négligent ce qui est accessoire. Si la question du salut ne les émeut pas, comment les émouvrait la question d'Eglise ? Mais les personnes étrangères à la foi ne sont pas les seules qui soient dans ce cas. Il n'y a que trop de chrétiens qui leur ressemblent. C'est en vain que la question d'Eglise préoccupe de plus en plus les esprits sérieux, qu'elle sollicite sous mille formes diverses notre attention ; pour un chrétien qu'elle intéresse, il y en a dix, il y en a vingt qui vivent à son égard comme si elle n'existait pas. Que l'Eglise soit ce qu'on voudra, une société ou une école, un organisme ou une cohue ; qu'elle se recrute par la naissance ou qu'on en devienne membre par la foi ; qu'elle soit indépendante de l'Etat ou qu'elle abdique son autonomie ; qu'elle ait une discipline qui la protège ou qu'elle soit livrée sans défense à tous les abus, peu leur importe ; ce qu'ils veulent, c'est l'édification. L'Evangile ! L'Evangile ! Qu'on leur prêche l'Evangile ; le reste, ils ne s'en inquiètent pas.

Aussi, que voyons-nous ? Un jour ces personnes vont s'asseoir sur les bancs d'une chapelle ; un autre, c'est le temple qui les attire de préférence. Le tout dépend du pasteur qui prêche. L'Eglise, pour elles, c'est le pasteur.

S'il n'y a pas de vérité ecclésiastique, à la bonne heure ; si toutes les manières de concevoir et de réaliser l'Eglise se valent, je comprends qu'on ne se rattache à aucune, ou, ce qui revient au même, qu'on reste dans celle où on est né, sans se mettre en peine de savoir si elle est

ou non, conforme à la Parole de Dieu. Mais si nous réussissons à montrer que l'Église est une institution voulue de Dieu, qu'il y a une vérité qui la concerne, qu'à cette vérité correspondent certains devoirs qui nous obligent, il faudra bien qu'on nous accorde que le scepticisme ecclésiastique est un état anormal, que sous ombre de spiritualité, d'attachement exclusif à l'Évangile, il n'est au fond que le mépris de l'Évangile, et constitue ainsi, devant Dieu, une véritable infidélité.

Demandons-nous donc d'abord si l'Église est une institution voulue de Dieu?

Cette question est si simple, elle porte tellement avec elle sa réponse, qu'il semble presque inutile de la poser. Il faudrait n'avoir jamais lu le Nouveau-Testament, n'avoir rien compris à la nature et à la mission du christianisme, pour douter que l'Église ne soit dans les intentions de Dieu. Aussi personne, que je sache, ne va jusque-là. L'Église est si bien une institution divine, elle fait si bien partie intégrante du christianisme, qu'à elle se rapportent tous les grands traits de l'œuvre de Christ. C'est pour elle qu'il est venu, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, qu'il est monté au ciel; c'est pour la fondation et la conservation de l'Église qu'il a envoyé son Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, et qu'il n'a cessé depuis de le répandre en tous lieux.

On pourra nous répondre que le but de la rédemption c'est le salut des pécheurs, et nous aurons garde d'y contredire. Oui, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu; il est venu sauver chaque âme individuellement. Quiconque s'adresse à lui et se réclame de son nom, les yeux fixés sur la croix, peut être assuré de son pardon, comme s'il était seul au monde, et que la croix eût été dressée pour lui seul.

Dans ce sens, le salut est chose purement indivi-

duelle. Aussi l'Évangile s'adresse-t-il toujours à l'individu ; aussi réclame-t-il comme condition suprême ce qu'il y a de plus individuel au monde, je veux dire la foi.

Mais ce caractère éminemment individualiste du christianisme ne lui ôte pas son caractère social. En versant la même vie dans le cœur de ses enfants, Dieu n'a pas voulu qu'ils vécussent isolés les uns des autres ; il a voulu qu'ils se rapprochent, qu'ils s'unissent, et qu'au sein de l'humanité ils forment un peuple à part, une société particulière qui soit la manifestation permanente de la vie de Jésus-Christ sur la terre. Cette société, vous l'avez déjà nommée, c'est l'Église.

Pour comprendre la place qu'occupe l'Église dans le plan de Dieu, et son importance, il faut remonter à sa vraie nature et se rendre bien compte de sa vocation. Or, cette nature et cette vocation, l'Écriture les définit aussi brièvement et aussi complètement que possible, lorsqu'elle appelle l'Église le *corps de Christ*. L'Église est le corps de Christ, c'est-à-dire qu'elle est à Jésus-Christ ce que le corps est à l'âme. De la même manière que le corps annonce la présence et transmet l'action de l'âme, de la même manière l'Église annonce la présence et sert d'instrument à l'action de Jésus-Christ. Depuis qu'il est monté au ciel, Jésus-Christ est devenu invisible aux regards charnels ; sa personne divine, toute vivante qu'elle soit, est cachée aux hommes par les rayons même de cette gloire d'où il était descendu et dans laquelle il est rentré. Qui donc le fera connaître ? Qui perpétuera parmi les hommes son exemple et ses leçons ? Qui donnera au monde le spectacle de cette vie divine et humaine, tout ensemble, dont il était la perfection idéale ? Qui continuera après lui à rendre visibles, au sein de l'humanité, les choses invisibles de Dieu ? Qui ? C'est la mission de l'Église, de l'Église qui est son corps, de l'Église en qui il habite par son Esprit, de l'Église enfin qui, puisant en lui les grâces infiniment diverses dont il

est la source, devient ainsi « l'accomplissement de celui qui accomplit tout en tous. » (EPH. I, 23.)

Il est bien vrai que chaque chrétien pour sa part est appelé à faire revivre Jésus-Christ. Comme Jésus-Christ était l'image du Père, chaque chrétien doit être à son tour l'image de Jésus-Christ, « étant membre de son corps, de sa chair et de ses os » (EPH. V, 30. — I CORINTH. XII, 27.) Mais cette vie individuelle des croyants, qui précède la vie de l'Eglise, ne la remplace pas. Quelque pure et abondante qu'on la suppose, elle ne reproduit jamais que d'une manière partielle, incomplète, la vie de Jésus-Christ. Elle ne nous le rend pas tout entier, elle ne nous en donne que quelques traits affaiblis. Pourquoi? Parce qu'il n'y a point de chrétien complet; parce que chaque fidèle pris séparément ne reflète que l'une des faces de la vérité et de la vie divine. Mais que ces membres isolés se rapprochent, qu'ils s'adaptent les uns aux autres, qu'ils s'assemblent en un corps, et dès lors la vie de l'ensemble s'enrichira de la vie de chacun, et la vie de chacun profitera à son tour de la vie de tous. Il se formera ainsi à côté de la vie individuelle du chrétien une vie collective de l'Eglise. « Par là tout à la fois chacun des membres mis en la place et soumis aux rapports qui lui conviennent, accomplira, dans les meilleures conditions possibles, la mission qui lui est propre; et leur réunion donnera naissance à un état distinct et harmonique qui manifestera, disons mieux, qui personnifiera Jésus-Christ et qui portera la vie chrétienne à la plus haute perfection où elle puisse atteindre, par une merveilleuse combinaison de la vie individuelle avec la vie collective. C'est donc dans l'Eglise qu'il faut chercher le développement pratique, réel, visible, de la vie chrétienne, tant intérieure qu'extérieure; c'est à l'Eglise qu'il faut demander et l'accroissement achevé de Jésus-Christ dans les siens, et la complète révélation de Jésus-Christ devant le monde; c'est l'Eglise enfin qui est le dernier mot de l'Évangile. »

Savez-vous qui parle ainsi, Messieurs et chers Frères ? Un homme dont le nom ne doit être suspect à personne en ces matières, Adolphe Monod.

Mais si telle est la mission de l'Eglise, comment douter qu'elle soit une institution voulue de Dieu ? Autant vaudrait mettre en doute qu'il entre dans la volonté de Dieu de sauver le monde. Connaissez-vous un autre moyen de salut que la foi en Jésus-Christ ? Un autre nom sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés que le nom de Jésus-Christ ? Eh bien ! le grand moyen de faire connaître au monde Jésus-Christ, de porter partout sur la terre et jusqu'à la fin des siècles le nom et l'image de Jésus-Christ, c'est l'Eglise. Jugez d'après cela si l'Eglise est voulue de Dieu.

Or, si l'Eglise est voulue de Dieu, il suit de là que chacun de nous, pour ce qui le concerne et autant qu'il dépend de lui, doit travailler à la réaliser. Supposez, en effet, que le scepticisme ecclésiastique qui est la maladie de quelques-uns devienne la maladie de tous ; en d'autres termes, supposez que tous les chrétiens, sous prétexte de s'occuper d'édification, négligent ou refusent de s'occuper d'Eglise ; qu'ils vivent à cet égard dans une indifférence absolue ; — qu'en résultera-t-il ? C'est qu'il n'y aura bientôt plus d'Eglise du tout ; car l'Eglise n'est possible qu'à condition qu'il y ait des chrétiens qui la veuillent et qui en fassent partie.

Etrange renversement d'idées ! On oppose la voie spirituelle à la voie ecclésiastique ; on écarte l'Eglise au nom de la vie chrétienne, et l'on ne s'aperçoit pas que la vie chrétienne ne peut se développer pleine et entière, qu'elle ne peut porter tous ses fruits qu'avec l'Eglise. On oublie que si c'est Jésus-Christ qui sauve, c'est l'Eglise à son tour qui nous donne Jésus-Christ. On érige ainsi en force ce qui est une faiblesse, en acte de vertu ce qui est une révolte manifeste contre une portion de la vérité révélée de Dieu.

Et ici, Messieurs, qu'il me soit permis de vous faire entendre encore les paroles d'un chétien éminent.

« Le salut, nous dit-on, n'est autre chose que Jésus-Christ reçu dans l'âme. Que Jésus-Christ et l'âme se rencontrent, de ce seul fait vient le salut... Oui, vous dites bien que Jésus-Christ et l'âme se rencontrent, il suffit; mais comment, mais à quel prix votre âme a-t-elle fait cette rencontre? Je soupçonne que vous ne le savez pas.

« Lorsque, vers le midi d'une journée brûlante, quand votre force et même votre vie s'enfuit dans les ardeurs de la soif, vous venez à rencontrer une rivière et qu'un peu de son eau, une goutte peut-être, vous restaure et vous fait revivre, vous bénissez la goutte d'eau, car c'est elle qui vous a rafraîchi, non le fleuve; vous n'avez pas bu le fleuve, mais le fleuve ne vous a-t-il pas apporté la goutte d'eau, et sans le fleuve l'auriez-vous bue? Où serait-elle, sinon dans le sable qui l'aurait absorbée à vingt lieues peut-être de vous? Il fallait cette masse d'eau que vous ne boirez pas pour rouler jusqu'à vous la goutte que vous avez bue; ainsi, tout considéré, c'est le fleuve qui vous a sauvé.

« De même, en un sens spirituel, c'est l'Église qui vous sauve, parce que c'est elle qui vous donne Jésus-Christ. Loin d'ici l'erreur catholique, d'après laquelle c'est l'Église qui croit à Dieu, et chaque chrétien à l'Église. Nous maintenons avec joie que les rapports du fidèle avec l'eau vive qui est Christ, sont immédiats; mais l'Église, c'est-à-dire la communauté chrétienne dans la succession des âges, est le torrent ou le fleuve qui porte jusqu'à vous le nom, la connaissance de Jésus-Christ, et pour ainsi dire Jésus-Christ lui-même. Sans l'Église, point de christianisme et point de chrétiens. Si toutes ces larmes du ciel ne trouvent pas un lit qui les rassemble, si toutes ces gouttes d'eau vive ne deviennent pas un fleuve, le terrain les absorbe, les retient, et la vérité ne vient point jusqu'à

vous. Le livre même qui les contient s'altère, s'oublie ou périt; et à moins d'une révélation toute nouvelle, d'un miracle incessamment répété, vous demeurez dans l'ignorance et dans la mort. L'Église, par sa masse et par son poids, forme un courant qui coule jusqu'à vous et porte à chacun de vous ce mot, ce nom, cet invisible élément qui va, s'incorporant à vous, renouveler tout votre être...

« Vous dites: Un mot chrétien prononcé par une bouche amie, un seul passage de la Bible, moins que cela peut-être, c'est ce qui m'a converti; mais qu'est-ce qui avait formé autour de vous cette atmosphère chrétienne que vous n'avez pu vous empêcher de respirer? Qu'est-ce qui a créé dans votre cœur ces besoins spirituels dont, avant l'Évangile, on n'avait pas l'idée? Qu'est-ce qui a préparé, pour cette heure solennelle de silence et de recueillement, cette action mystérieuse, cette influence occulte à laquelle vous avez cédé? A votre insu, c'est l'Église; et si vous me croyez, vous comprendrez pour la première fois peut-être l'importance que les apôtres et Jésus-Christ lui-même attachent à l'idée de l'Église, cette personnification vive et continuelle de l'ensemble des croyants, et la remarquable préoccupation qui porte si souvent les auteurs sacrés à parler de l'Église là ou vous auriez seulement parlé de l'âme. » (1)

Messieurs, aucun enseignement n'est à dédaigner de ceux que Dieu lui-même a pris soin de nous révéler dans la Bible. Si donc il y a une révélation de Dieu sur l'Église, cette révélation nous oblige. Il n'est permis à personne de s'y soustraire ou de la négliger.

Or, il est incontestable que le Nouveau-Testament parle de l'Église; qu'il en parle souvent; que les apôtres ont consacré des portions considérables de leurs épîtres à en

(1) VINET, *Études évangéliques*, p. 317 à 321.

tracer les règles, à en rappeler les institutions. Il y a donc une vérité ecclésiastique; s'il y a une vérité ecclésiastique, toutes les théories, toutes les opinions, par suite toutes les positions en matière d'Eglise ne se valent pas. Notre devoir, dès-lors, est d'examiner, de choisir et de nous décider pour celle que nous aurons trouvée le plus conforme à la Parole de Dieu.

Ces conclusions nous paraissent plus claires que le jour; elles s'imposent à nous avec l'autorité de l'évidence même. Malheureusement il n'en est pas ainsi pour tous, et il le faut bien, puisqu'il y a tant de chrétiens qui pensent et agissent à cet égard autrement que nous. Quelles sont leurs raisons? C'est ce qu'il nous faut examiner et qui fera le sujet de la seconde partie de ce discours.

II.

On essaie de légitimer le scepticisme ecclésiastique de plusieurs manières.

Les uns disent : « Ces questions sont insolubles. Il y a des chrétiens dans toutes les Eglises; il y en a dans l'Eglise établie comme dans l'Eglise libre. Les uns et les autres n'ont d'autre désir que de marcher selon Dieu, et pourtant ils ne sont pas d'accord. Que faut-il en conclure, sinon qu'il est impossible d'arriver à la vérité sur ces matières; et que dès-lors le plus sage est de ne pas s'en occuper. »

Les dissentiments des chrétiens sur la question d'Eglise sont un fait; il serait puéril de le nier. Il est également incontestable que les lumières, la piété ne sont le monopole exclusif d'aucune Eglise, pas plus des Eglises indépendantes que de celles unies à l'Etat. Je vais plus loin et j'affirme que dans l'Eglise catholique elle-même, aussi bien que dans les différentes fractions du Protestantisme,

il y a des hommes sincères et pieux. S'ensuit-il qu'il n'y a point de vérité ecclésiastique, qu'il est indifférent d'être catholique avec Pascal, protestant avec Oberlin, indépendant avec Vinet, national avec Adolphe Monod. On ne va pas jusque-là, je le sais. Mais pourquoi non ? Ou je me trompe fort, ou ceux qui nous parlent sans cesse des chrétiens excellents que renferme l'Eglise nationale pour se dispenser d'étudier la question d'Eglise, seraient fort embarrassés de nous le dire.

Au reste, l'argument dont il s'agit est celui de tous les scepticismes. Que disent les sceptiques en religion ? Il n'y a point de vérité religieuse ; la preuve c'est que des différences innombrables ont toujours existé, existent encore à cet égard parmi les hommes. Et pourtant, ajoutent-ils, dans toutes les religions il y a des hommes droits, éclairés, consciencieux. D'où vient qu'ils pensent si diversement, d'où vient que parmi ceux-là même qui croient à une révélation surnaturelle, parmi les chrétiens, on se dispute depuis des siècles, sans avoir réussi à s'entendre ; d'où cela vient-il, sinon de ce que la vérité religieuse est insaisissable, et que, quoi qu'on fasse, il n'est point possible d'y arriver ?

Ainsi raisonnent les sceptiques en morale, en politique, en philosophie. Tous font valoir que pour ces différentes sphères de l'activité humaine, les hommes cherchent la vérité dans des voies diverses, souvent même contradictoires ; tous peuvent donc conclure avec un droit égal que l'esprit humain est irrémédiablement voué à l'erreur, et que dès-lors il n'y a qu'un parti raisonnable en toutes choses : l'indifférence ou le scepticisme absolu.

Oui, Messieurs, il faut aller jusque-là, il faut accepter ces conclusions ou reconnaître que les diversités d'opinion, en matière ecclésiastique, ne nous dispensent pas de chercher la vérité. Ayez donc le courage de vos principes, dirons-nous à ceux à qui ce discours s'adresse ;

jetez l'anathème sur une des plus nobles choses qui soient en ce monde, l'amour et la recherche du vrai; proclamez bien haut qu'en politique, en morale, en religion, la vérité n'est qu'un leurre, que notre pâture, c'est l'erreur; dites-nous de nous enfermer dans notre ignorance, d'étouffer en nous ces aspirations vers l'idéal dont nous avons cru jusqu'ici qu'elles étaient un de nos plus beaux titres de gloire; promenez enfin en tous lieux, pour raffermir nos caractères, pour retremper notre énergie, le triste drapeau du scepticisme, alors vous serez conséquents, alors vous pourrez nous conseiller de laisser là les questions d'Eglise, parce qu'elles ont reçu des solutions diverses parmi les chrétiens.

Il y a diversité d'opinion parmi les chrétiens, oui, et cela parce qu'ils sont hommes, parce qu'ils sont faillibles, parce qu'ils ne sont pas parfaits ! Mais leurs efforts pour atteindre la vérité, dans leur impuissance même, attestent que cette vérité existe, car ils ne tendraient pas vers elle, si elle n'existait pas.

On insiste et l'on dit :

« Eh bien ! soit ; nous admettons qu'il y a une vérité ecclésiastique ; que cette vérité est accessible à nos recherches, mais à quoi sert de la poursuivre ? National ou indépendant, l'essentiel n'est-ce pas d'être chrétien, d'aimer et de servir Jésus-Christ ? Laissez-nous donc l'aimer et le servir, sans nous mettre en peine des questions d'Eglise. De votre propre aveu, ces questions sont inutiles puisqu'elles ne sauvent pas. Pourquoi dès-lors les remuer ? Pourquoi détourner sur elles l'attention qui devrait se porter tout entière sur Jésus-Christ ? La piété en souffre ; la paix des troupeaux en est troublée. Chrétiennement ne vaudrait-il pas mieux les laisser dans l'ombre et s'en tenir à ce qui rapproche et édifie. »

Nous accordons le principe, nous nions la conséquence.
« On peut être chrétien dans toutes les Eglises. » — Oui.

« Le salut ne dépend pas de la vérité ecclésiastique. » —
Oui encore. « Donc cette vérité est inutile et dangereuse. »
Ici je vous arrête, et voici pourquoi :

Un mot d'abord sur les querelles ecclésiastiques. Ces querelles, je ne les nie pas ; je remarque seulement que tout n'est pas édification pure dans la vie du chrétien, que cette vie au contraire est un combat, et que c'est de haute lutte que nous sommes appelés à conquérir ici-bas la vérité comme la vertu. J'observe en outre que s'il fallait bannir toutes les questions d'où naissent les disputes, il faudrait les bannir toutes, à commencer par celles de doctrine ; car l'histoire nous montre que le dogme a suscité pour le moins autant d'orages que ne l'ont jamais fait les questions d'Eglise. « Le présent, tout plein de discussions ecclésiastiques, » a dit Vinet, « ne doit pas nous faire oublier le passé tout plein de querelles dogmatiques, d'autant plus que c'est la mauvaise constitution et la mauvaise position des Eglises qui leur ont donné leurs plus douloureuses conséquences et leur plus odieux caractère. »

Mais revenons :

Je ne puis admettre l'inutilité des questions ecclésiastiques par une raison péremptoire à mes yeux, c'est que Dieu en a parlé dans la Bible. Si elles eussent été inutiles, il se serait tu. Cela me suffit. J'estime qu'il n'est jamais permis de mépriser ce que Dieu n'a pas jugé méprisable.

En second lieu, toutes les vérités sont sœurs, toutes elles se touchent par quelque endroit, toutes par conséquent elles sont dignes de considération, quoiqu'elles n'aient pas toutes la même importance. De ce que je suis sauvé, du moment que j'ai cru en Jésus-Christ, il ne s'en suit pas que tout le reste soit inutile, et par exemple qu'il soit indifférent pour moi de vivre dans une église de multitude ou dans une église de professants. Il en est de la vie morale comme de la vie physique. Ce n'est pas le milieu où nous sommes qui nous fait vivre ; l'air le plus pur ne don-

nerait pas la vie à un mort. Mais il serait certainement inexact de prétendre qu'il est indifférent à un homme vivant de respirer un air salubre ou une atmosphère empestée.

On dit encore : « Ce n'est pas la forme qui donne la vie, c'est la vie qui crée la forme ; la carapace ne produit pas la tortue, mais la tortue la carapace. » Oui, d'une manière générale, cela est vrai. Mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'une forme ne soit pas plus favorable qu'une autre à la conservation ou au développement de la vie. « Les monstres vivent peu, » a dit encore Vinet, « l'excessive ténuité ou le trop grand volume d'un organe rend les fonctions vitales ou difficiles ou précaires ; il n'y a point d'exception à cette loi dans le monde organique, il ne saurait y en avoir dans le monde moral. »

Voilà pour l'inutilité des questions ecclésiastiques. Quant au danger prétendu qu'elles feraient courir à la piété, je trouve que c'est une singulière manière de concevoir la vérité que de la tenir pour dangereuse. On raconte qu'un jour Champolion fut admis devant le Pape, pour l'entretenir de ses récentes découvertes dans le domaine des antiquités égyptiennes. Le Pontife lui demanda si ces documents nouvellement déchiffrés n'exerceraient pas une réaction fâcheuse sur l'autorité des récits mosaïques. « Saint-Père, » lui répondit avec calme le savant français, « la vérité ne peut pas être contre la vérité. » Non, Messieurs, la vérité ne peut pas être contre la vérité. Si donc l'Eglise est une vérité, il ne saurait y avoir d'opposition entre l'Evangile et l'Eglise.

Mais nous avons plus ici que des inductions, nous avons l'attestation formelle d'un apôtre. « L'Eglise, » dit saint Paul, « est la colonne et l'appui de la vérité. » L'avez-vous entendu, Messieurs ? Pour être vue des hommes, la vérité a besoin d'un piédestal ; pour être gardée dans sa marche périlleuse, à travers le monde, elle a besoin d'un appui,

Ce piédestal, cet appui nécessaires à sa conservation et à ses progrès, c'est l'Eglise : *l'Eglise colonne et appui de la vérité*. Il ne se peut concevoir de démenti plus formel donné à ceux qui prétendent qu'il faut laisser de côté les questions d'Eglise, pour ne pas retarder et compromettre les triomphes de l'Evangile.

L'enseignement de saint Paul est aussi l'enseignement de l'histoire qui nous montre les destinées de l'Eglise étroitement associées à celles de l'Evangile. Où était l'Eglise avant la Pentecôte chrétienne, c'est-à-dire avant que l'Evangile fût prêché dans le monde? Vous l'auriez vainement cherchée partout, vous ne l'auriez trouvée nulle part. Mais du jour où la prédication de l'Evangile éveilla dans les âmes la vie de la foi, de ce jour il y eut une Eglise chrétienne à Jérusalem, et de Jérusalem elle se répandit bientôt en tous lieux, avec la parole des apôtres. Imaginez d'autre part ce que deviendraient la vie et la foi de l'Evangile sans l'Eglise. Supposez qu'il n'y ait plus d'Eglise du tout, qu'il n'y ait que des chrétiens épars, isolés les uns des autres, s'ignorant mutuellement, vivant d'une vie purement individuelle; croyez-vous que ces chrétiens seraient dans la position la plus favorable à la conservation et au développement de la foi; croyez-vous que dans ce monde nouveau où l'Eglise ne serait plus, où personne ne songerait à la réaliser, il y aurait plus d'édification, plus de spiritualité, plus de vie. Je prétends, moi, qu'il n'y en aurait bientôt plus du tout. Prenez des charbons ardents, éparpillez-les sur le sol, ils finiront bientôt par s'éteindre. Rapprochez-les au contraire, ils s'aviveront en se touchant. Ainsi des chrétiens. Dans tous les domaines, la vie individuelle qui ne se résout pas en vie sociale est destinée à périr. Heureusement que nous n'avons rien à craindre de pareil. Dieu y a pourvu dans sa sagesse. L'Evangile et l'Eglise sont unis par un indissoluble lien. Aussi ceux qui voudraient qu'on efface l'Eglise dans l'intérêt de l'Evangile, ne savent pas ce qu'ils veu-

lent. Il n'y aurait qu'à faire droit à leur demande pour que l'Évangile fût ruiné du même coup. L'Évangile et l'Église disparaîtraient en même temps ; ils seraient ensevelis dans le même tombeau. « Le fidèle comme le citoyen est un homme, » a dit un publiciste contemporain, « c'est-à-dire un être sociable par nature et qui ne trouve sa perfection que dans l'union avec ses semblables. L'Église et l'État sont les deux communautés où l'individu doit vivre et se compléter : le chasser de ce milieu, c'est lui porter un coup mortel. Un croyant sans Église, est un citoyen sans patrie. » (1)

Nous n'en avons pas fini, Messieurs et chers Frères, avec les excuses ou les prétextes dont se couvre le scepticisme ecclésiastique. Ces excuses et ces prétextes, on les trouve encore dans les misères de nos Églises.

On nous dit : « Qu'avez-vous gagné en quittant l'Église nationale ? Avez-vous atteint la perfection ? N'y a-t-il pas des lacunes, des désordres, des scandales parmi vous comme ailleurs. Il y en avait dans les Églises apostoliques, pourquoi pas dans les nôtres. Vous voyez donc que rêver des Églises pures, c'est une folie. »

Ecartons d'abord le fantôme des Églises pures. Il est facile de se débarrasser du problème ecclésiastique, en présentant ceux qui s'en occupent comme des rêveurs ou des fantaisistes obstinés ; cela n'est pas sérieux. Nous ne méconnaissons pas, nous n'avons jamais méconnu la distance qui sépare le réel de l'idéal. Nous tendons, il est vrai, vers la perfection, comme individus et comme églises ; nous ne nous sommes jamais flattés de la posséder ici-bas. Nous ne nous faisons pas plus illusion sur nos Églises que sur nous-mêmes. Ce que nous sommes, elles le sont, car les individus composent l'Église comme les

(1) Ed. Laboulaye.

arbres composent la forêt. Pour avoir des Eglises pures, il faudrait des chrétiens purs, et ces chrétiens où sont-ils ?

Mais de ce qu'il n'y a pas de chrétiens parfaits, s'ensuit-il qu'il n'y ait pas de chrétiens du tout, que les incrédules, les mondains, les pêcheurs irrégénérés le soient aussi ? De ce qu'il n'y a pas d'Eglise pure, s'ensuit-il qu'il n'y ait pas d'Eglise, et qu'on puisse décorer de ce beau nom une agglomération quelconque d'individus ? Quoi ! parce que l'Eglise ne réalisera jamais sur la terre son magnifique idéal, c'est une folie de travailler à l'atteindre ! C'est donc une folie aussi que de chercher à être chrétien, car quoi que nous fassions nous ne réaliserons jamais le christianisme dans sa pureté. Prédicateurs fanatiques, qui nous prêchez de nous convertir, d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait, taisez-vous ! Apprenez que la perfection n'est pas de ce monde, et que misères pour misères autant vaut rester incrédule que de devenir croyant.

— « Mais les Eglises apostoliques et leurs désordres ! »

Ces désordres sont grands, je l'avoue. A Corinthe, l'incestueux, tout un parti niant la résurrection, la Cène indignement profanée ; en Galatie, les docteurs judaïsants préférés à saint Paul, la circoncision et les observances légales remplaçant la justification par la foi ; en Asie mineure, des Eglises dont l'une avait oublié le point capital, la charité ; dont l'autre s'était attiédi et méritait d'être appelée « misérable, pauvre, aveugle et nue ; » dont une troisième avait le bruit de vivre, mais était morte ; dont une encore professait la doctrine impure de Balaam, des Nicolaïtes, ou qui souffrait les enseignements et les séductions d'une Jésabel. Certes tout cela est grave, très-grave. Qu'en concluez-vous ? Qu'il n'y a plus d'Eglise du tout, qu'elle a apostasié, qu'il est dès-lors inutile de s'en occuper ? A la bonne heure. C'est la conclusion du darbyisme, et il lui faut reconnaître au moins le mérite de la logique et de la franchise. Oui, si l'Eglise n'est l'Eglise qu'à la

condition d'être pure et sans tâche, il n'y a plus d'Eglise depuis les apôtres ; il faut se voiler la face et faire son deuil. Ce qui reste, c'est l'apostasie. En sacrifiant la vérité, le darbyisme sauve du moins l'idéal. La notion d'Eglise distincte du monde, « ville située sur une montagne, » plane solitaire au-dessus des misères et des défaillances du présent, comme un souvenir ou une espérance.

Mais cette conclusion n'est pas celle qu'on nous oppose d'ordinaire. On raisonne tout autrement et l'on dit : « Il y avait des désordres dans les Eglises, même au temps des apôtres, donc ces désordres sont inévitables, il faut en prendre son parti ! » Convenez du moins que cette conclusion n'est pas la leur. Ils en prennent si peu leur parti, eux, qu'ils ne cessent d'admonester les Eglises, de les avertir, de les censurer, et qu'ils leurs déclarent que si elles ne se repentent, que si elles ne chassent de leur sein les faux docteurs, que si elles n'ôtent le méchant du milieu d'elles, le Seigneur viendra, qu'il renversera leur chandelier et le détruira. Loin d'abaisser l'idéal au niveau de la triste réalité, ils travaillent de tout leur pouvoir à élever la réalité à la hauteur de l'idéal ; c'est-à-dire qu'entre votre manière d'agir et la leur, il y a un abîme.

J'ai hâte de finir, Messieurs et chers Frères, et pourtant il est encore une dernière forme du scepticisme ecclésiastique, dont je voudrais aussi vous dire un mot : il s'agit de la fameuse distinction entre l'Eglise visible et l'Eglise invisible.

« L'Eglise sur la terre, » nous dit-on, « n'est pas l'Eglise dans le ciel ; l'Eglise visible n'est pas l'Eglise invisible. Il n'y a qu'une seule Eglise qui soit immaculée, celle des élus, « le corps de Christ, l'assemblée des premiers nés. » Mais celle-là, elle est partout et elle n'est nulle part. Elle est indépendante de toutes les formes, de toutes les organisations humaines. Que nous parlez-vous donc d'Eglise fidèle et d'Eglise infidèle, du devoir de se rattacher à

l'une, de sortir de l'autre? *Ubi fides, ibi ecclesia*. « Là où est la foi, là aussi est l'Eglise. » Pourvu que l'Evangile soit prêché, que nous soyons à Christ, que nous ayons communion avec lui et, par lui, communion avec nos frères, cela nous suffit; le reste nous importe peu.

On le voit, parce qu'il y a une Eglise invisible ou idéale, on se croit autorisé à nier l'Eglise visible ou réelle, car c'est la nier que d'accepter tous les désordres; et comme l'Eglise invisible échappe à notre action, qu'il ne saurait être question pour elle ni de constitution, ni d'organisation, ni de rien de semblable, on se met au-dessus ou au-dessous de ces préoccupations, et l'on renvoie au ciel la réalisation de cette Eglise qu'on déclare d'avance inutile de chercher à réaliser sur la terre.

La distinction que nous venons de rappeler est généralement admise; elle l'a été de tout temps presque sans conteste, du moins au milieu de nous; elle a même joué un rôle très-important aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, dans la grande controverse entre Rome et la Réforme. Mais l'autorité de la tradition, même protestante, ne saurait prévaloir, à nos yeux, sur l'autorité de la Parole de Dieu. Or, nous avons beau chercher dans l'Ecriture deux Eglises de Jésus-Christ, l'une visible, l'autre invisible, nous ne les trouvons pas.

La Parole de Dieu ne nous parle que d'une seule Eglise, celle des rachetés, celle pour qui Jésus-Christ est mort, celle dont il est le chef, et dont nous sommes les membres. Seulement, elle ne l'envisage pas toujours de la même manière. Tantôt elle la considère dans son idéal abstrait, dans son type divin, tantôt au contraire dans sa manifestation concrète, dans sa réalisation humaine. En d'autres termes, tantôt elle nous la présente telle qu'elle est, tantôt telle qu'elle doit être. Là est toute la différence. Il en est à cet égard de la vie collective de l'Eglise comme de la vie individuelle des chrétiens. Tantôt l'Ecriture

nomme les chrétiens des « êtres parfaits, » tantôt elle nous les montre comme des pécheurs, dont elle nous raconte les misères. Est-ce à dire qu'il y ait deux manières d'être chrétien ? Non, mais le christianisme, toujours identique à lui-même, peut être envisagé, sous sa forme idéale, ou sous sa forme historique. Dans le premier cas, on pourrait le nommer le christianisme invisible, comme on appelle l'Eglise idéale, l'Eglise invisible. Dans le second, ce serait le christianisme visible par analogie avec l'Eglise visible, ou telle qu'elle se présente à nous ici-bas. Mais dans l'un et l'autre cas, la différence est simplement de degré non de nature. Au fond l'Eglise visible et l'Eglise invisible sont une seule et même Eglise, comme les chrétiens dans le ciel et les chrétiens sur la terre sont un seul et même peuple, vivant de la même vie. Voilà ce qu'on oublie trop souvent, ce qu'on oublie en particulier lorsqu'on oppose l'Eglise visible à l'Eglise invisible et que l'on s'affranchit du devoir de réaliser l'une, sous prétexte qu'on ne saurait lui appliquer les règles de l'autre.

J'en appelle avec confiance à tous ceux qui ont lu le Nouveau Testament, et je leur demande : L'Eglise que Jésus-Christ a fondée le jour de la Pentecôte, et dont il a dit à Pierre « que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle ; » l'Eglise qui « est bâtie sur les apôtres et sur les prophètes, Jésus-Christ étant lui-même la maîtresse pierre du coin ; » l'Eglise au sujet de laquelle saint Paul écrit à Timothée, pour lui enseigner comment il faut s'y conduire et qu'il appelle « la colonne et l'appui de la vérité, » c'est-à-dire, nous l'avons vu, la manifestation de la vie de Jésus-Christ, et dont l'union doit hâter la conversion du monde ; l'Eglise dans laquelle les apôtres veulent qu'on établisse des anciens et des diacres, qui doit avoir une discipline, au sein de laquelle « un peu de levain risque de faire lever toute la pâte, » et qui, pour ce motif, doit « retrancher le méchant » de sa communion ; l'Eglise dont il est dit que ceux qui en faisaient partie, il y a

dix-huit siècles, « n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, qu'ils étaient tous ensemble, en un même lieu, qu'ils avaient toutes choses communes; que chaque jour ils persévéraient d'un commun accord dans le temple; qu'ils rompaient le pain de maison en maison; qu'ils prenaient leurs repas avec joie et avec simplicité de cœur, louant Dieu et trouvant grâce devant tout le peuple » (*Act. II*, 37, 46); l'Eglise dans laquelle on entre par le baptême et à laquelle « le Seigneur ajoutait tous les jours ceux qui se sauvaient » (*ibid*); l'Eglise enfin dont le Nouveau Testament est tout rempli, est-ce l'Eglise invisible, idéale, dont la réalisation doit être renvoyée au ciel, ou bien est-ce l'Eglise visible, manifestée dans la diversité des Eglises particulières, dont nous devons chercher l'accomplissement sur la terre? Il n'y a pas deux réponses possibles à cette question, il n'y en a qu'une. Je passe donc et n'insiste pas.

Me trompé-je, mes Frères, mais il me semble, après les développements dans lesquels je viens d'entrer, être en droit d'affirmer qu'il y a une vérité ecclésiastique et que cette vérité nous oblige. Affirmer cela, c'est affirmer du même coup la légitimité de nos Eglises et de notre Union. En nous séparant de l'établissement officiel pour reconstituer l'Eglise de Jésus-Christ sur ses véritables bases, nous n'avons point cédé aux inspirations d'un esprit sectaire ou aux impatiences d'un zèle inconsidéré, nous avons fait acte de conscience et de soumission à la Parole de Dieu.

Il est vrai (nous l'avons déjà reconnu) que le mouvement ecclésiastique auquel nous nous sommes associés, n'a point été ce qu'il aurait pu être, ce que plusieurs d'entre nous avaient espéré qu'il serait. Petites étaient nos Eglises à leur début, petites elles sont encore aujourd'hui. Isolées et comme perdues au sein d'une population de 40 millions d'âmes, dans un pays de centralisation et d'officialité, où l'esprit individuel est comme étouffé sous la double in-

fluence du catholicisme et du génie national, elles ont eu à lutter contre des difficultés énormes que ne connaissent pas, que ne connurent jamais, du moins au même degré, les Eglises libres d'autres pays. — Oui, cela est vrai, nous ne le nions pas. Aussi bien, ce n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier que le progrès s'achète au prix de quelques sacrifices. Le chemin de la vérité a toujours été hérissé d'obstacles, et je n'en sache pas une seule dont on puisse dire qu'elle ait trouvé devant elle un sentier uni. « Dieu nous appelle à faire de grandes choses par peines et difficultés, » nous disait au Synode de Ste-Foy, l'un de nos frères d'Ecosse. J'aime cette parole; elle m'est souvent revenue en mémoire depuis et m'a fortifié. Oui, « par peines et difficultés. » Voilà la condition de notre œuvre. On ne fonde pas à moins la liberté de l'Eglise, on ne réagit pas à moins contre les tendances de sa race et les errements du passé. Plus la tâche est ardue, plus elle est glorieuse. Ce ne sera pas un médiocre honneur pour nous, Messieurs, quand le principe de la séparation des deux pouvoirs aura triomphé d'une manière définitive, d'avoir été les premiers en France à le réaliser. Or ce triomphe aujourd'hui n'est plus douteux : ceux-là même qui le redoutent, sont obligés d'en convenir et de s'y résigner. Eh! ne voyez-vous pas que nos principes sont dans l'air, et que cette grande parole de Cavour : « l'Eglise libre dans l'Etat libre » est répercutée par tous les échos? Ne voyez-vous pas que les jours des Eglises officielles sont comptés, et que demain peut-être, sous le souffle puissant d'une de ces tempêtes qui peuvent surgir d'un moment à l'autre, elles auront pour jamais disparu? Certes, ce n'est pas quand la vérité dont Dieu nous accorde d'être les représentants éveille de telles sympathies, qu'il y a lieu de désespérer. Le scepticisme ecclésiastique ne fut jamais moins de mise qu'aujourd'hui.

« Qu'est-ce que la vérité? » répondait avec un sourire le gouverneur romain à Jésus-Christ qui venait de lui dé-

couvrir sa royauté. Qu'est-ce que la vérité ? répètent dédaigneusement après lui tous les sceptiques. Laissons-les dire, Messieurs, et ne disons pas comme eux, pas plus dans les questions ecclésiastiques que dans les autres, car il n'y a qu'une chose grande et forte en ce monde, la vérité.

Voyez d'ailleurs ce qu'on gagne à la méconnaître ! Lorsqu'il y a 20 ans, Frédéric Monod et quelques rares pasteurs, dont je m'honorerai toute ma vie d'être du nombre, sortirent de l'Eglise établie pour constituer à côté d'elle l'Eglise libre, on leur disait : « Le moment n'est pas venu ; que n'attendez-vous encore ? Soyez patients ; la saine doctrine fait tous les jours des progrès, bientôt elle aura tout rallié, le rationalisme sera vaincu, et notre ancienne Eglise, cette noble Eglise réformée de France, l'Eglise des confesseurs et des martyrs, se relevant enfin de ses ruines, apparaîtra de nouveau dans son austère et mâle beauté. » Voilà ce qu'on nous disait ; que voyons-nous ?

Il ne m'appartient pas, Messieurs, de tracer ici devant vous le triste tableau de l'Eglise officielle, d'étaler à vos regards ce que ses défenseurs eux-mêmes appellent « ses plaies honteuses, ses déchirements douloureux, ses mœurs, sa discipline, sa foi dégénérée. » Mais ce qu'il m'est permis de dire, sans sortir des bornes de la modération, c'est que le mal dont elle souffre n'est point guéri. Qu'étaient les rationalistes d'il y a vingt ans, à côté des rationalistes d'aujourd'hui ? On nous avait promis l'ordre, et voici le chaos ; une seule doctrine officiellement reconnue, universellement prêchée, et voici les négations les plus audacieuses se produisant au grand jour, du haut de la chaire, à côté de la vérité. On nous avait prédit les progrès de la vie chrétienne, et comme conséquence de cette vie la réforme ecclésiastique s'opérant graduellement par la seule force des choses, et voici des luttes ardentes, passionnées, trop souvent personnelles, qui attristent et scandalisent les âmes pieuses, consomment

les forces vives de l'Eglise, tout en laissant subsister le *statu quo*.

Qu'on dise après cela qu'il n'y a point de vérité ecclésiastique et que c'est impunément qu'on la méconnaît !

Messieurs ! ayons foi dans nos principes. Ne nous laissons pas troubler par ceux qui mettent sans cesse en avant notre petitesse, nos embarras, notre pauvreté ; qui parlent avec mépris de nos congrégations atomistiques, et nous demandent si c'est avec cela que nous comptons convertir le monde. Vous le voyez, c'est toujours le mot de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? » Quand nos pères quittèrent Rome, il y a trois siècles, eux aussi ils perdaient les avantages que donne le nombre, une position acquise ; ils se séparaient des grands auditoires ; ils abandonnaient les splendides cathédrales pour prêcher à de rares adeptes, dans de petites assemblées. — Oui, mais en laissant cela, ils emportaient deux choses : l'amour des âmes et la vérité.

L'amour des âmes et la vérité ! Voilà en qu'il nous faut, mes Frères, pour renouveler l'œuvre de nos pères, pour faire revivre, au milieu de nous, cette glorieuse Eglise qui est notre mère aussi, et que nous n'avons pas quittée, en quittant l'Eglise de Germinal, pas plus que nos pères n'avaient quitté Jésus-Christ, en se séparant de Rome et de son autorité.

Courage donc et en avant ! Tenons d'une main vaillante et ferme le drapeau que nous portons. On le dédaigne aujourd'hui, on l'acclamera demain ; c'est le drapeau de l'avenir, celui de l'Évangile et de la liberté !

BERGERAC. — IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE FAISANDIER.
